

TICONTRE

TEORIA TESTO TRADUZIONE

01

20
14



TICONTRE. TEORIA TESTO TRADUZIONE

NUMERO I - APRILE 2014

*con il contributo dell'Area dipartimentale in Studi Linguistici, Filologici e Letterari
Dipartimento di Lettere e Filosofia dell'Università degli studi di Trento*

Comitato direttivo

PIETRO TARAVACCI (Direttore responsabile),
ANDREA BINELLI, MATTEO FADINI, FULVIO FERRARI, CARLO TIRINANZI DE MEDICI.

Comitato scientifico

SIMONE ALBONICO (*Lausanne*), FEDERICO BERTONI (*Bologna*), CORRADO BOLOGNA (*Roma Tre*), FABRIZIO CAMBI (*Istituto Italiano di Studi Germanici*), CLAUDIO GIUNTA (*Trento*), DECLAN KIBERD (*University of Notre Dame*), ARMANDO LÓPEZ CASTRO (*León*), FRANCESCA LORANDINI (*Trento – Paris Ouest Nanterre La Défense*), ROBERTO LUDOVICO (*Massachusetts – Amherst*), CATERINA MORDEGLIA (*Trento*), SIRI NERGAARD (*Bologna*), THOMAS PAVEL (*Chicago*), GIORGIO PINOTTI (*Milano*), MASSIMO RIVA (*Brown University*), JEAN-CHARLES VEGLIANTE (*Paris III – Sorbonne Nouvelle*), FRANCESCO ZAMBON (*Trento*).

Redazione

DARIA BIAGI (*Roma*), VALENTINO BALDI (*Malta*), ANDREA BINELLI (*Trento*), SILVIA COCCO (*Trento*), ANTONIO COIRO (*Pisa*), ANDREA COMBONI (*Trento*), FRANCESCA DI BLASIO (*Trento*), ALESSANDRA DI RICCO (*Trento*), MATTEO FADINI (*Trento*), FEDERICO FALOPPA (*Reading*), ALESSANDRO FAMBRINI (*Trento*), FULVIO FERRARI (*Trento*), ALESSANDRO ANTHONY GAZZOLI (*Trento*), CARLA GUBERT (*Trento*), ALICE LODA (*Sydney*), ADALGISA MINGATI (*Trento*), VALERIO NARDONI (*Modena – Regio Emilia*), ELSA MARIA PAREDES BERTAGNOLLI (*Trento*), FRANCO PIERNO (*Toronto*), STEFANO PRADEL (*Trento*), MASSIMO RIZZANTE (*Trento*), CAMILLA RUSSO (*Trento*), FEDERICO SAVIOTTI (*Pavia*), MARCO SERIO (*Trento*), PAOLO TAMASSIA (*Trento*), PIETRO TARAVACCI (*Trento*), CARLO TIRINANZI DE MEDICI (*Trento*), ALESSIA VERSINI (*Trento*), ALESSANDRA ELISA VISINONI (*Bergamo*).

I saggi pubblicati da «Ticontre», ad eccezione dei *Reprints*, sono stati precedentemente sottoposti a un processo di *peer review* e dunque la loro pubblicazione è subordinata all'esito positivo di una valutazione anonima di due esperti scelti anche al di fuori del Comitato scientifico. Il Comitato direttivo revisiona la correttezza delle procedure e approva o respinge in via definitiva i contributi.

 La rivista *Ticontre. Teoria Testo Traduzione* e tutti gli articoli contenuti sono distribuiti con licenza **Creative Commons Attribuzione – Non commerciale – Non opere derivate 3.0 Unported**; pertanto si può liberamente scaricare, stampare, fotocopiare e distribuire la rivista e i singoli articoli, purché si attribuisca in maniera corretta la paternità dell'opera, non la si utilizzi per fini commerciali e non la si trasformi o modifichi.

RÉCIT ET VÉRITÉ CHEZ TZETAN TODOROV

MIRYANA YANAKIEVA – *Académie Bulgare des Sciences*

L'article se propose d'étudier certains aspects de la relation entre récit et vérité dans l'œuvre critique de Tzvetan Todorov. Pour lui la recherche de la vérité a toujours été étroitement liée à son intérêt inlassable pour le récit, pour l'acte de raconter et ses effets. D'abord, le récit littéraire était l'objet préféré de son travail de théoricien du structuralisme et de la sémiotique. Ce travail touchait à la question de la vérité sous deux aspects : la vérité d'une science de la littérature qui voulait offrir une approche objective à l'étude littéraire, et la vérité ou, plus précisément, la vraisemblance dans la fiction littéraire elle-même. Dans les écrits de Todorov anthropologue et humaniste, la liaison entre récit et vérité reste toujours aussi importante. Pour lui, la meilleure manière de réfléchir sur un sujet important, c'est de « raconter une histoire » (*La conquête de l'Amérique*). Il montre que chaque récit peut avoir trait à deux types de vérité – la vérité d'adéquation et la vérité de dévoilement. Le texte qui suit s'intéresse aussi au rôle que les concepts de rhétorique, interprétation, mémoire et intersubjectivité jouent dans la méditation de Todorov sur la question de la vérité, plus spécialement, de la vérité de dévoilement.

The article deals with some aspects of the relationship between narrative and truth in the critical work of Tzvetan Todorov. For him the search for the truth has always been closely related to his untiring interest for the narrative, and for the act of narrating and its effects. At first, the literary narrative was the favorite object of his work as a theoretician of Structuralism and Semiotics. This work was coming to the question of truth in two ways: the truth of the literary science, which would give an objective approach to the literary studies, and the truth, or, more exactly, the *vraisemblance* in the literary fiction itself. In the works of Todorov, the anthropologist and the humanist, the connection between narrative and truth remains as important as ever. For him, the best way to think about something, which is really important, is to "tell a story" (*The Conquest of America*). He shows that each story can be related to two types of truth – the truth-adequation and the truth-disclosure. The following text also examines the role that the concepts of rhetoric, of interpretation, of memory and of intersubjectivity play in the Todorov's meditation on the question of truth, especially, of the truth-disclosure.

L'œuvre critique de Tzvetan Todorov est marquée par un profond tournant épistémique, mais en même temps elle donne un exemple remarquable de continuité, on dirait, de fidélité à certains thèmes, parmi lesquels celui de la vérité occupe une place primordiale. Pour Todorov la recherche de la vérité a toujours été étroitement liée à son intérêt pour le récit. D'abord, le récit littéraire était un des objets préférés de son travail de théoricien du structuralisme et de la sémiotique. Ce travail touchait à la question de la vérité sous deux aspects : la vérité scientifique dont s'inspirait l'effort de soumettre l'étude littéraire à une conception objective – celle de la « poétique » – et la vérité que la fiction littéraire elle-même était capable de dire sur la réalité. Dans les écrits de Todorov l'humaniste, la liaison entre « récit » et « vérité » garde toujours son rôle décisif. Que ce soit le récit autobiographique (*L'Homme dépaycé*) ou les récits des autres (*Face à l'extrême*, *Une tragédie française*), c'est le plus souvent sur une « enquête narrative et personnelle », d'après sa propre expression, que Todorov appuie sa recherche d'une vérité morale.

La relation entre récit et vérité représente un cas particulier de la relation qui unit la vérité et le langage, et qui fait l'objet d'une très longue tradition philosophique et herméneutique. Que la vérité soit définie comme correspondance entre une proposition et un état de choses, ou comme cohérence à l'intérieur du discours lui-même, on ne pourrait

pas la penser indépendamment de son rapport avec le langage. D'après une assertion de Nelson Goodman, « la vérité appartient seulement à ce qui est dit », ¹ et ce constat paraît indéniable, qu'il s'agisse de vérité logique, scientifique ou morale.

Dans la narratologie, aussi bien que dans l'histoire – les deux grands domaines où se situe l'activité todorovienne – la matière première du chercheur appartient exactement « à ce qui est dit », sous forme orale ou écrite. On peut toujours interroger n'importe quel récit, fictionnel ou non, sur la manière dont il dit la vérité, ou dont il fait semblant de le faire. Sans doute, le temps que 'le premier' Todorov a consacré à la perfection d'une méthode d'analyse à travers les principes de construction du récit est bien au service du 'second' Todorov qui, dans sa recherche d'une vérité d'ordre historique ou éthique, s'appuie largement sur des récits trouvés dans des documents, ou sur des témoignages recueillis par lui-même.

L'expression « recherche de la vérité » apparaît fréquemment dans les écrits de Todorov, et c'est un fait significatif. D'abord parce qu'admettre que la vérité peut être l'objet d'une recherche semble reconnaître, en quelque sorte, que la vérité est quelque chose qui préexiste à toute activité humaine, plutôt que quelque chose qui en est le produit. Est-ce donc la fréquence de l'expression citée ci-dessus dans le vocabulaire de Todorov le signe d'une orientation métaphysique de sa réflexion sur la notion de vérité ? La réponse est 'non'. L'aspect purement philosophique du problème de la vérité n'est pas le premier à attirer l'attention de Todorov. Et si pourtant ce problème l'engage énormément, c'est dans son aspect scientifique et surtout dans son aspect moral.

I Todorov à la recherche d'une vérité scientifique

Dans un de ses premiers textes théoriques, intitulé « Les catégories du récit littéraire », Todorov insiste sur le caractère rigoureusement scientifique de l'approche qui, d'après les termes de Jakobson, définit non la littérature, mais la « littérarité » comme son objet d'étude.

Etudier la « littérarité » et non la littérature : c'est la formule qui, il y a bientôt cinquante ans, signala l'apparition de la première tendance moderne dans les études littéraires, le Formalisme russe. Cette phrase de Jakobson veut redéfinir l'objet de la recherche ; pourtant on s'est mépris assez longtemps sur sa véritable signification. Car elle ne vise pas à substituer une étude immanente à l'approche transcendante (psychologique, sociologique ou philosophique) qui régnait jusqu'alors : en aucun cas on ne se limite à la description d'une œuvre, ce qui ne pourrait d'ailleurs pas être l'objectif d'une science (et c'est bien d'une science qu'il s'agit). Il serait plus juste de dire que, au lieu de projeter l'œuvre sur un autre type de discours, on la projette ici sur le discours littéraire. On étudie non pas l'œuvre mais les virtualités du discours littéraire, qui l'ont rendue possible. C'est ainsi que les études littéraires pourront devenir une science de la littérature. ²

¹ NELSON GOODMAN, *Ways of Worldmaking*, Harvards, The Harvester Press, 1978, p. 18.

² TZVETAN TODOROV, *Les catégories du récit littéraire*, in « Communications », VIII (1966), pp. 125-151, a p. 125.

Édifier les fondements théoriques d'une telle science et en montrer l'efficacité pratique, en appliquant ses principes dans l'étude d'œuvres littéraires concrètes : c'étaient les deux pistes dans lesquelles se déroulait le travail critique du 'premier' Todorov. Son objet d'analyse préféré était le récit. Il cherchait les mécanismes invariants, permettant au discours narratif de produire des significations à tous les niveaux de sa structure linguistique. C'était un projet qui a pour origine le désir de construire une méthode scientifique la plus objective possible. Le chercheur qui l'adoptait, sacrifiait volontairement sa propre expérience de lecteur au nom d'une description rigoureusement impersonnelle du texte étudié : « ...malgré l'existence inévitable d'une signification ajoutée par le lecteur, il nous semble que l'analyse littéraire ne peut pas l'inclure dans son champ d'investigation ».³

Plus tard, Todorov mettra en cause ce type de vérité scientifique qu'il recherchait dans sa jeunesse, mais l'habileté d'analyse, acquise au cours de cette recherche, a trouvé dans ses travaux plus récents une autre application, aussi fructueuse. Si l'on cherchait un mot-clé pour définir son nouvel espace d'investigation, présenté dans des livres tels que *La conquête de l'Amérique*, *Face à l'extrême*, *Une tragédie française*, *L'homme dépaycé*, *Mémoire du mal, tentation du bien*, *Au nom du peuple*, on aurait raison de choisir le mot *mémoire*. Et les contenus de la mémoire ne sont accessibles que sous forme de récits. Donc, celui qui veut plonger dans une mémoire quelconque, qu'elle soit individuelle ou collective, pour en tirer les leçons historiques ou morales, devrait *savoir lire* ce qu'elle raconte.

La continuité dans ce *savoir-lire-des-récits* todoorovien se manifeste aussi au niveau des concepts. En voici un exemple. Dans le chapitre « Les hommes-récits » de la *Poétique de la prose* Todorov s'appuie sur la distinction grammaticale entre sujet et prédicat pour montrer la différence entre deux types de récit : dans le premier, c'est le personnage qui domine l'action ; dans le deuxième, « l'accent tombe toujours sur le prédicat et non sur le sujet de la proposition. » Bien plus tard, Todorov reprend la même distinction, mais cette fois afin d'opposer la mémoire à l'histoire :

La référence au monde par le langage se fait selon deux modalités : la dénomination et la description. [...] Ces deux modalités de la référence se réalisent à travers les deux grandes fonctions grammaticales, celle du *sujet* (ce dont on parle) et celle du *prédicat* (ce que l'on en dit). Or, l'histoire privilégie le sujet : elle raffole de noms propres (partie du discours réservée à la seule domination), de dates et de lieux qui permettent de situer les événements avec précision, de chiffres. Elle ne peut se passer, bien entendu, de prédicats, mais elle les ramène, en quelque sorte, au strict minimum. La mémoire, en revanche, n'est guère fiable pour ce qui concerne le sujet : les témoins oublient les noms des personnes et de lieux, confondent les jours, ignorent les quantités, puisqu'ils ne disposent que de leur expérience particulière. Toute leur attention se concentre, pour ainsi dire, sur le prédicat : ils qualifient l'événement et reproduisent la trace que celui-ci a laissée en eux.⁴

Ce n'est pas difficile de discerner l'héritage de la pensée structuraliste dans les propos cités ci-dessus. Todorov n'a pas renoncé à un certain nombre de concepts, de modèles

³ *Ivi*, p. 135.

⁴ TZVETAN TODOROV, *La mémoire devant l'histoire*, in « Terrain », XXV (1995), pp. 101-112, mis en ligne le 07 juin 2007, consulté le 20 novembre 2013. URL : <http://terrain.revues.org/2854>.

d'analyse et de voies de réflexion, élaborés par cette pensée, mais il les a transposés dans un nouveau cadre de recherche, celui de son humanisme critique. Et si l'on a toutes les raisons de parler d'une véritable ouverture de son champ d'investigation, ce n'est pas moins vrai que cette ouverture, comme prédisposition de la pensée todorovienne, s'est faite voir même dans certains ouvrages typiques de sa période structuraliste, comme par exemple l'essai *Qu'est-ce que le structuralisme ?* Relu après de longues années, ce texte est remarquable par le fait qu'il présente un geste théorique double : en même temps, il fonde la poétique comme science autonome de la littérature, et il la dépasse. Dans un premier temps, Todorov formule la condition *sine qua non* de l'autonomie d'une telle science, et c'est l'autonomie de la littérature elle-même. Mais il n'hésite pas à reconnaître qu'une telle hypothèse « contredit notre expérience la plus quotidienne de la littérature », parce qu'« à quel niveau qu'on l'envisage, la littérature possède des propriétés communes avec d'autres activités parallèles ».⁵ La reconnaissance de ce fait dénonce par elle seule le caractère plutôt utopique du projet d'une science de la littérature 'pure'. Todorov qualifie lui-même ce projet comme « doublement déroutant ». Voilà pourquoi :

Il n'y a pas *une* science de la littérature car, saisie de points de vue différents, la littérature fait partie de l'objet de n'importe quelle autre science humaine. [...] Mais d'un autre côté, il n'y a pas une science de *la* littérature, car les traits caractéristiques de la littérature se rencontrent en dehors d'elle, même s'ils forment des combinaisons différentes.⁶

C'est dans cet essai que Todorov déclare de manière catégorique que la littérature est « impensable en dehors d'une typologie des discours », et alors la poétique, en tant que science littéraire 'pure', n'aura qu'à jouer un rôle « transitoire » :

... elle aura servi de « révélateur » des discours, puisque les espèces les moins transparentes de ceux-ci se rencontrent en poésie ; mais cette découverte étant faite, la science des discours étant inaugurée, son rôle se trouve réduit à peu de chose : à la recherche des raisons qui faisaient considérer, à telle ou telle époque, certains textes comme « littérature ». A peine née, la poétique se voit appelée, par la force de ses résultats mêmes, à se sacrifier sur l'actuel de la connaissance générale. Et ce n'est pas sûr que ce sort doive être regretté.⁷

Une science de la littérature devrait donc être un moyen, et non pas une fin en soi. Todorov ne pourrait pas être plus clair en ce qui concerne les limites intenable d'une approche reposant sur l'idée de la nature autotélique de la littérature. Et pourtant, pendant un certain temps, il a pratiqué avec ferveur cette approche, en acceptant de penser la littérature et le langage d'une manière qui n'avait aucune relation avec ses « convictions ou sympathies » personnelles. C'est dans des livres comme *Critique de la critique* et *Nous et les autres* qu'il va dénoncer cet impératif d'objectivité, qui exigeait de lui « d'effacer

⁵ TZVETAN TODOROV, *Poétique*, in *Qu'est-ce que le structuralisme ?*, a cura di Oswald Ducrot et al., Paris, Seuil, 1968, p. 106.

⁶ *Ivi*, p. 107.

⁷ *Ibidem*.

toute trace du sujet » qu'il était, et de s'abstenir de « tout jugement de valeur ». Le sur-estime de l'objectivité a entraîné une rupture « entre vivre et dire, entre fait et valeurs », que Todorov qualifie comme « néfaste », parce que si dans le domaine des sciences humaines et sociales la pensée « ne se nourrit pas de l'expérience personnelle du savant, elle dégénère vite en scolastique ».⁸ C'est ainsi qu'il explique son sentiment d'insatisfaction qui l'a poussé à « préférer l'essai politique et moral » au genre d'écriture scientifique qu'il pratiquait avant. Cependant, ce qu'il rejette, ce n'est pas la scientificité de la critique littéraire, c'est la tendance à identifier la scientificité avec l'objectivité. D'après lui, si l'activité critique dans le domaine des sciences humaines est de nature scientifique, c'est parce qu'elle pratique « l'hypothèse et la vérification ».⁹ Depuis les années 1980, Todorov a repensé la relation entre connaissance et jugement de valeur à travers les notions de sujet et d'objet : « Le jugement de valeur préexiste au travail de la connaissance et il lui survit ; la connaissance est orientée vers l'objet d'étude, le jugement, toujours et seulement vers son sujet ».¹⁰

En effet, la phrase citée ci-dessus renvoie à une distinction à laquelle Todorov attribue une grande importance, notamment la distinction entre *vérité d'adéquation* et *vérité de dévoilement*. Celle-ci jouera un rôle décisif pour sa nouvelle voie de recherche : le premier type de vérité est lié à la connaissance de l'objet donné, et le deuxième à la connaissance du sujet de soi-même et d'autrui qui est toujours et inévitablement située dans un système de valeurs donné.

2 LES DEUX VÉRITÉS

Dans son texte « Fictions et vérité » Todorov rappelle l'opposition ancienne entre vérité et vraisemblance, et observe d'une distance critique les effets de deux idées devenues très influentes depuis la moitié du XIX^e siècle : l'idée nietzschéenne qu'il n'existe pas de faits mais seulement des interprétations, et l'idée que les romans sont par leur essence plus vrais que les récits des historiens. Il propose la démarche bien simple de confronter ces idées, aussi convaincantes qu'elles puissent paraître, à « l'humble réalité de la vie quotidienne » :

Imaginez-vous sur le banc des accusés, inculpé pour un crime que vous n'avez pas commis ; accepteriez-vous comme principe préalable que fiction et vérité se valent, ou que la fiction est plus vraie que l'histoire ? Imaginez-vous que quelqu'un nie la réalité du génocide accompli par les Nazis : répliqueriez-vous que, quoi qu'en disent les défenseurs de l'un ou l'autre point de vue, le débat est sans intérêt car de toutes les façons nous n'avons jamais affaire qu'à des interprétations ?¹¹

Suivant la logique de ces situations imaginaires, Todorov se demande pourquoi, puisque dans la vie pratique c'est toujours important pour nous de savoir si une affirmation don-

⁸ TZVETAN TODOROV, *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, Seuil, 1989, p. 10.

⁹ TZVETAN TODOROV, *Critique de la critique. Un roman d'apprentissage*, Paris, Seuil, 1984, p. 106.

¹⁰ *Ivi*, p. 109.

¹¹ TZVETAN TODOROV, *Fictions et vérités*, in « L'Homme », CXI-CXII (1989), pp. 7-33, a p. 9. (Ce texte est inclus aussi dans le livre *Les morales de l'histoire*, Paris, Grasset, 1991).

née est vraie ou fausse, une telle question n'aurait pas de place dans la théorie. Face à la difficulté de définir la notion de vérité elle-même, il se propose de distinguer entre deux sens du mot *vérité* : la vérité-adéquation et la vérité-dévoilement. La première consiste à établir des faits, la deuxième à dévoiler la nature d'un phénomène. Mais si c'est toujours de vérité qu'il s'agit, se demande Todorov, que dire alors au sujet des critères qui seraient en jeu dans les deux cas (celui de la vérité-adéquation et celui de la vérité-dévoilement) ? Les vérités du premier type sont vérifiables, mais il n'en va pas de même pour celles du deuxième, parce que les critères selon lesquels elles sont jugées « ne peuvent provenir que d'une position morale », et ce n'est pas la connaissance qui nous apprend que « telle conception de l'homme est plus noble que telle autre ».¹²

Todorov décide d'aborder le problème à travers deux exemples de récits consacrés tous les deux à des terres inconnues. Il s'agit de *Description de l'île Formosa* (1704) de George Psalmanazar et des lettres d'Amérigo Vespucci (1503-1507). Le premier est un récit « prétendument vrai » d'un voyage qui n'a pas eu lieu, le deuxième raconte quatre « voyages problématiques ». Donc, chacun de ces deux récits est plus ou moins éloigné de la vérité d'adéquation. Il s'ensuit que leur fiabilité (ou leur non fiabilité) devrait reposer sur d'autres caractéristiques.

Les observations subtiles et détaillées, portées par Todorov sur les deux textes, le mènent à des conclusions intéressantes. Les faits dont on dispose aujourd'hui, affirme-t-il, montrent clairement que *Description de l'île Formosa*, ainsi que le nom de l'auteur Psalmanazar, était une pure mystification. Mais puisque ce récit se présente comme une vérité et pas comme une fiction, il n'est en fin de compte qu'un mensonge. Il manque donc entièrement de vérité-adéquation. Par ailleurs, son auteur n'étant pas « d'une éloquence extraordinaire »,¹³ cela a encore limité pour lui la chance d'atteindre une vérité-dévoilement, autrement dit, de transmettre à travers la fiction une vision convaincante ou enrichissante de la nature humaine.

Le cas des lettres de Vespucci est tout autre, et la différence essentielle, bien entendu, n'est pas liée à la vérité d'adéquation. Selon une hypothèse qui date du XX^e siècle et à laquelle Todorov se réfère, ces lettres étaient peut-être aussi une mystification. Et pourtant c'est le nom de leur auteur, plus exactement, du personnage présenté en elles, que l'on a choisi pour baptiser le nouveau continent. « Pourquoi l'Amérique et pas la Colombie », demande Todorov, puisque d'après la représentation la plus répandue, c'était Colomb, et non pas Amérigo, qui avait découvert cette terre ? L'hypothèse originale de Todorov est que cela s'explique avant tout par les qualités littéraires incontestables de *Mundus Novus* de Vespucci. Ces qualités deviennent encore plus visibles lorsque Todorov compare ce texte aux écrits de Colomb. Par exemple, la lettre d'Amérigo a une forme quasi géométrique, absente chez Colomb, et qui ne peut que *séduire* le lecteur. Amerigo se réfère aux poètes italiens et aux philosophes de l'Antiquité, tandis que Colomb, lui, n'a que les textes chrétiens à l'esprit. Donc, Colomb est un homme du Moyen Âge, Amérigo, de la Renaissance. La conclusion, tirée de la comparaison entre les écrits de Colomb et de Vespucci, est que les voyages de ce dernier sont plutôt incertains, et que leur descrip-

¹² TODOROV, *Fictions et vérités*, cit., p. 10.

¹³ *Ivi*, p. 15.

tion est « peu digne de confiance ». Todorov n'hésite pas à placer les lettres d'Amérigo du côté de la fiction, et non de la vérité, mais en ajoutant que leur « insuffisante vérité d'adéquation est compensée par une plus grande vérité de dévoilement : non de la réalité américaine, mais de l'imagination européenne ».¹⁴

Nous venons de voir que selon Todorov, le manque de vérité-dévoilement dans la *Description de l'île Formosa* s'explique en partie par l'insuffisance *d'éloquence* de l'auteur, alors que l'auteur de *Mundus Novus* est vanté pour sa capacité de « séduire » le lecteur. On devrait donc en conclure qu'en principe la vérité-dévoilement dépend plus que la vérité-adéquation des qualités rhétoriques du discours. Un discours peut être vrai, dans le sens qu'il peut bien correspondre à une réalité donnée, sans se soucier nullement de son propre aspect esthétique. Mais la vérité-dévoilement n'est pas une simple correspondance entre le dit et le réel, et c'est justement pour cela qu'elle s'adresse moins à la connaissance qu'à l'imagination et à la sensibilité. Cela ajoute une importance spéciale à la forme du discours elle-même, et l'exemple du récit de Vespucci en est une preuve assez convaincante.

Ce n'est pas du tout inoffensif que d'introduire dans la réflexion sur la vérité une notion qui appartient à la rhétorique, telle que la notion d'éloquence. La longue histoire des rapports entre rhétorique et vérité nous apprend que l'opposition entre les deux s'est faite voir depuis l'Antiquité. Réussir à produire un semblant de vérité, grâce à la maîtrise de certaines techniques langagières, c'est bien en cela que consiste une des fonctions essentielles de la rhétorique, ce qui la place plutôt du côté du mensonge et de la fraude que de celui de la vérité. Oui, à part cette *mauvaise* rhétorique, il y a aussi la *bonne* rhétorique de Platon, celle qui reconnaît la vérité pour son seul objet. D'après l'expression de Roland Barthes, cette rhétorique recherche « l'interlocution personnelle », elle n'est autre chose qu'« un dialogue d'amour ».¹⁵ Pourtant, précise Barthes, « toute la rhétorique » n'est pas platonicienne, elle est, au contraire, aristotélicienne, c'est-à-dire une rhétorique qui privilégie la vraisemblance et non pas nécessairement la vérité.

Dans *Théories du symbole* Todorov a étudié, lui aussi, l'histoire de la rhétorique, à travers les relations entre ses deux aspects : la rhétorique comme art du discours persuasif, et la rhétorique comme art du discours plaisant. Sans doute, son travail sur ce sujet n'est pas sans intérêt pour l'objectif du présent article, qui est de se rapprocher de la pensée to-dorovienne dans sa quête de la vérité. En fin de compte, toute réflexion sur des questions liées à la rhétorique est aussi une réflexion sur les possibilités mais aussi sur les limites du langage concernant sa capacité de dire le vrai. Les phrases qui suivent insistent sur le caractère inévitablement idéologique de tout débat concernant la rhétorique et paraissent révélatrices pour la conception de Todorov.

À la base de toutes les recherches rhétoriques particulières, se trouvent quelques principes généraux, dont la discussion n'appartient plus au champ de la rhétorique, mais à celui de l'idéologie. Lorsqu'un changement radical intervient dans le domaine idéologique, dans les valeurs et les prémisses généralement admises, peu

¹⁴ *Ivi*, p. 31.

¹⁵ ROLAND BARTHES, *L'ancienne rhétorique. Aide-mémoire*, in « Communications », xvi (1970), pp. 172-223, a p. 177.

importe la qualité des observations et explications de détail : elles sont balayées en même temps que les principes qu'elles impliquaient.¹⁶

Non seulement les recherches rhétoriques, mais aussi les pratiques rhétoriques ne peuvent pas être détachées de leur contexte idéologique, parce que tout discours rhétorique vise un effet quelconque sur les interlocuteurs. Et cet effet que le locuteur aimerait réaliser est toujours imprégné, consciemment ou non, de telle ou telle idéologie. La liaison étroite entre les concepts de rhétorique, d'idéologie et de vérité semble être d'une évidence incontestable, ainsi que leur relativité historique.

Bien évidemment, cette dépendance idéologique caractérise surtout les discours orientés vers la vérité de dévoilement. Pour qu'une telle vérité soit reconnue, il faut que la parole, qui la porte, agisse sur la conscience de celui à qui elle s'adresse. Mais nulle parole ne peut réaliser un effet assez sensible sans recourir à la force de l'éloquence. Et on n'est pas éloquent en restant idéologiquement neutre, même si l'on le prétend, et même si l'on y croit sincèrement. Il s'ensuit qu'il n'y a pas de vérité de dévoilement complètement dépourvue de contenu idéologique. Alors, une question délicate s'impose, notamment celle de savoir si la fidélité à une idéologie, si noble et élevée qu'elle soit, n'amène pas le risque de manipulation. C'est exactement sur cette question que portent les réflexions de Todorov dans le chapitre « Manipulation et éloquence » de *Les morales de l'histoire*.

L'auteur commence par montrer la différence entre la manipulation et d'autres formes d'agir sur l'interlocuteur, telles que l'instruction, la persuasion ou l'incitation. Cette différence consiste avant tout dans le fait que celui qui est manipulé n'est pas conscient de son état. Le problème de la manipulation soulève la question très ancienne de l'aspect moral que toute tentative d'agir sur autrui contient inévitablement. C'est pour cela que Todorov se tourne encore une fois vers l'histoire de la rhétorique. Mais si dans *Théories du symbole* il met l'accent sur les rapports entre rhétorique et esthétique, ici ce sont avant tout ceux entre rhétorique et morale qui l'intéressent. Le parcours historique l'amène à la distinction entre trois types d'attitude rhétorique : l'attitude morale de Socrate, l'attitude amoral d'Aristote, et l'attitude esthétique de Quintilien. D'après Socrate, ce n'est que la rhétorique, soumise à la vérité, qui est acceptable. Aristote, lui-aussi, exige de l'orateur de ne pas essayer de persuader les autres de quelque chose d'immoral, mais en même temps il reconnaît que la technique rhétorique est moralement neutre. La position d'Aristote est morale, mais la rhétorique aristotélicienne ne l'est pas, dit Todorov, et pourtant, ajoute-t-il, c'est exactement en postulant l'amoralité de la technique qu'Aristote a rendu la rhétorique possible. Quintilien, à son tour, critique la représentation restreinte de la rhétorique comme art de la persuasion. L'essentiel pour lui consiste dans l'art de bien parler. Contrairement à Socrate qui « moralise l'esthétique », il « esthétise la morale ». Le plus important dans sa conception, c'est qu'il souligne le rôle minimal de l'éloquence quand il s'agit de transmettre des faits, et son rôle décisif quand il s'agit d'une interaction humaine à travers la parole.

Alors, quelle est l'utilité du mot *manipulation* qu'on emploie souvent pour désigner le fait que quelqu'un se sert de la parole pour agir sur quelqu'un d'autre ? Aux yeux de Todorov, elle n'est pas très grande. D'un côté, parce que ce mot est trop faible, si l'on le

¹⁶ TZVETAN TODOROV, *Théories du symbole*, Paris, Seuil, 1977, p. 136.

prend – et cela arrive fréquemment – pour nommer un acte frauduleux, car alors la seule réaction appropriée serait « de dénoncer la supercherie, de corriger l’erreur et de fournir les informations manquantes ». De l’autre côté, comme ce mot implique un jugement *a priori* négatif, il peut s’avérer trop fort dans un grand nombre de cas, parce que souvent c’est très difficile de dire si une interaction est manipulée ou non.

C’est dans l’exemple de Socrate que Todorov voit une possibilité de surmonter la confusion fréquente entre manipulation et éloquence. Lors de son procès, Socrate a refusé de manipuler ses juges en amenant devant eux ses enfants en pleurs, parce que son but n’était pas de sauver sa vie, mais de défendre l’idée de justice. En attirant l’attention de tous sur ce refus, il a agi de la manière la plus efficace pour atteindre son objectif. La preuve en est que deux mille cinq cents ans plus tard nous continuons à voir en lui l’exemple le plus éloquent d’un homme qui préfère ses idéaux à sa vie. L’effet de ce type d’éloquence n’est ni de persuader, ni, encore moins, de manipuler, mais d’inspirer et de faire penser. Socrate a fait preuve de « la vertu de l’éloquence », et c’est elle que Todorov veut retenir, en laissant de côté la manipulation. Autrement dit, cette vertu de l’éloquence s’exprime par le rôle décisif qu’elle est capable de jouer pour le dévoilement de la vérité.

Puisque Todorov évoque l’exemple de Socrate, rappelons-nous qu’il y a, dans le comportement de ce dernier, lors du procès, un autre moment non moins significatif : au lieu de prononcer le discours de défense écrit pour lui par Lysias, il choisit de *raconter* sa vie aux héliastes pour justifier sa philosophie. Cela fait penser, en quelque sorte, à la démarche de Todorov lui-même dans *La conquête de l’Amérique*, l’ouvrage qui a annoncé son tournant épistémique et méthodologique. L’objet de réflexion qu’il se fixe est bien clair : il s’agit de « parler de la découverte que le *je* fait de *l’autre* ». Mais cette fois il ne dispose pas d’outils déjà élaborés, ni de modèle de recherche scientifique approuvé. Il s’agit d’un genre de travail bien différent par rapport à son expérience précédente. Alors il se pose honnêtement la question « comment en parler », et trouve la solution dans le choix de *raconter* une histoire. Dans le passage, où la motivation pour ce choix est développée, apparaît déjà une idée qui s’avèrera directrice pour la pensée humaniste de Todorov – l’idée de la liaison entre histoire racontée, vérité et morale.

À la question comment se comporter à l’égard d’autrui je ne trouve pas moyen de répondre autrement qu’en racontant une histoire exemplaire [...], une histoire donc aussi vraie que possible mais dont j’essaierai de ne jamais perdre de vue ce que les exégètes de la Bible appelaient le sens tropologique, ou moral.¹⁷

La référence à l’exégèse biblique est ici d’une signification particulière car elle fait allusion à l’importance de l’interprétation pour l’avènement d’une vérité de dévoilement. Un récit peut bien porter en lui une vérité morale, mais ce n’est pas évident que le destinataire la percevra immédiatement, sans l’intermédiaire d’une réflexion interprétante. Sinon, il n’y aurait rien à dévoiler. Pourtant, le sens même du terme – vérité de *dévoilement* – suggère qu’un certain effort est indispensable pour qu’une vérité de cet ordre soit atteinte. C’est pour cela que, dans *Face à l’extrême*, Todorov souligne la part considérable

¹⁷ TZVETAN TODOROV, *La conquête de l’Amérique. La question de l’autre*, Paris, Seuil, 1982, p. 12.

de l'interprétation dans le processus de recherche de la vérité : « Les événements ne révèlent jamais seuls leur sens, les faits ne sont pas transparents ; pour apprendre quelque chose, ils ont besoin d'être interprétés. Et de cette interprétation je serais seul responsable... ».¹⁸

Tout comme l'éloquence, dont il était question plus haut, l'interprétation se trouve parmi les concepts étroitement liés à la méditation de Todorov sur la question de la vérité. Bien entendu, la fonction et la signification de ce terme changent suivant les différentes étapes de sa biographie intellectuelle. Ce changement va parallèlement avec « la naissance de la subjectivité dans les études critiques de Todorov », ¹⁹ autrement dit, avec l'accroissement du rôle du sujet interprétant. Si nous prenons encore l'exemple du texte *Les catégories du récit*, nous verrons qu'au début de son parcours, tout en reconnaissant la dépendance de l'interprétation « de la personnalité du critique et de ses positions idéologiques », Todorov conçoit le critique surtout à travers l'appartenance de celui-ci au système idéologique de son époque. Puis, dans *Symbolisme et interprétation* il développe une approche historique et théorique en même temps, basée sur l'analyse des aspects généraux du symbolisme linguistique, et des « stratégies interprétatives les plus importantes de l'histoire de la civilisation occidentale », notamment l'interprétation finaliste et l'interprétation opérationnelle. L'une se caractérise par le fait que son « point d'arrivée est connu d'avance, et ne peut être modifié », et l'autre, par le fait que « ce n'est plus le résultat qui est donné d'avance, c'est la forme des opérations auxquelles on a droit de soumettre le texte analysé ». La question de la position personnelle du sujet interprétant, étant secondaire par rapport au cadre conceptuel où *Symbolisme et interprétation* se situe, n'y est pas abordée. Pourtant, à la fin de l'ouvrage, Todorov pose ouvertement la question de sa propre stratégie, dans laquelle il voit le reflet d'« un trait constitutif de notre temps », qui est de « pouvoir donner raison à chacun des camps opposés, et de ne pas savoir choisir entre eux », de « tout comprendre sans rien faire ».

La situation change considérablement quand, dans *Face à l'extrême*, il s'agit pour lui d'interpréter des documents contenant les témoignages des détenus dans les camps. Il n'est plus question d'hésiter entre le finalisme et l'opérationnalisme de l'interprétation car rien n'est connu d'avance : ni le point d'arrivée, ni les opérations auxquelles l'interpréteur a droit. Face à une parole témoignant d'un mal et d'une souffrance tellement extrêmes qu'ils se prêtent difficilement à la description verbale, celui-ci devrait assumer toute la responsabilité de la manière dont il l'interprète, et de la morale qu'il en tire. Dans ce cas-là, il s'engage à dévoiler une vérité, qui n'est pas de l'ordre du savoir objectif et rationnel. Alors, le repère essentiel dans sa recherche sera sa propre sensibilité éthique.

Ce travail d'interprétation diffère visiblement de celui que Todorov a mené pendant le temps où le récit littéraire était un des objets préférés de son activité critique. D'un côté, parce qu'il s'agissait de textes de fiction, alors que, depuis les années 1980 il s'occupe surtout de récits d'histoires vraies, dont une grande partie sont racontés oralement à l'origine. De l'autre – et c'est encore plus important – parce que les objectifs ont chan-

¹⁸ TZVETAN TODOROV, *Face à l'extrême*, Paris, Seuil, 1991, p. 36.

¹⁹ Cf. STOYAN ATANASSOV, *La naissance de la subjectivité et ses limites dans les études critiques de Tzvetan Todorov*, in *Tzvetan Todorov – théoricien et humaniste*, Sofia, Boyan Penev, 2009, pp. 21-43.

gé : maintenant, Todorov aspire à une vérité de dévoilement, tandis qu'avant il cherchait à montrer la validité d'un modèle théorique.

Dans *Vérité des interprétations* (*Les morales de l'histoire*), Todorov s'appuie encore sur la dichotomie vérité-adéquation/vérité-dévoilement pour distinguer entre deux types de textes : assertifs et non assertifs. Les textes assertifs se caractérisent par l'identité entre l'auteur comme personnage historique et le sujet du discours, tandis que les textes non assertifs introduisent un sujet imaginaire entre l'auteur empirique et son discours. La raison pour laquelle on interprète un texte du premier type, c'est qu'il contient en lui un sens, plus ou moins déterminé, mais que l'auteur n'a pas précisé ouvertement. Alors, l'interprétation devrait être capable, au moins théoriquement, de révéler entièrement ce sens. Mais l'interprétation d'un texte du deuxième type ne pourrait jamais aspirer à la plénitude car le sens de celui-ci n'est pas fini. Pourquoi ? Parce que le critère, selon lequel ce sens est jugé, est intersubjectif, et non référentiel. Todorov ajoute que les traits principaux d'un travail d'interprétation orienté vers une vérité de dévoilement devraient être la richesse et la cohérence. Et la cohérence d'une interprétation consiste souvent à rendre compte de l'incohérence apparente du texte interprété.

Il y avait une conviction typique pour l'approche structuraliste du récit littéraire, et c'était que même les incohérences, les erreurs et les illogismes dans la narration, devaient avoir une signification et pouvaient être expliqués de manière rationnelle et logique. Les contradictions à l'intérieur du texte, elles aussi, participaient, pour ainsi dire, à ce qui était nommé « la production du sens ». On pouvait s'interroger, par exemple, sur la signification du fait que les yeux d'Emma Bovary sont décrits dans le roman de Flaubert tantôt comme bruns, tantôt comme bleus foncés, et tantôt comme noirs, et voir en cela non pas le signe d'une négligence ou d'une faible mémoire, mais un procédé spécifique dans la présentation du personnage. La capacité du lecteur de remarquer de tels éléments apparemment incohérents et de trouver comment les intégrer dans sa compréhension de l'ensemble du texte faisait partie, dans un certain sens, d'un type de lecture que Todorov appelait « la lecture comme construction ». Depuis qu'il a renoncé à l'étude de la littérature, il a commencé à travailler surtout sur des récits de mémoire, tels que les souvenirs et les témoignages, racontés par des gens ayant vécu une expérience extrême dans des conditions de guerre ou dans les camps de concentration nazis et communistes. Mais, comme Todorov lui-même le souligne, puisque « la mémoire humaine est faillible », elle construit souvent des images incomplètes, déformées et contradictoires du passé raconté. Pourtant ce n'est pas « le côté factuel » des récits de mémoire qui pose le plus grand problème car, dans la plupart des cas, on peut le « contrôler facilement ».²⁰ Il y a d'autres aspects du rapport entre mémoire et vérité qui sont bien plus difficiles à contrôler, et Todorov les analyse dans *La mémoire devant l'histoire*.²¹ L'enquête qu'il a menée, en collaboration avec Annick Jacquet, parmi des témoins de l'Occupation, lui a donné l'occasion d'en comparer les résultats avec des ouvrages d'histoire liés à la même époque, et de révéler les différences entre la mémoire et l'histoire. Par exemple, alors que l'histoire

20 TZVETAN TODOROV e ANNICK JACQUET, *Guerre et paix sous l'occupation*, Paris, Arléa, 1996, p. 15.

21 TODOROV, *La mémoire devant l'histoire*, cit., mis en ligne le 07 juin 2007, consulté le 20 novembre 2013.
URL : <http://terrain.revues.org/2854>.

« s'attache au monde matériel et, si possible, quantifiable », la mémoire « retient avant tout la trace que les événements extérieurs laissent dans l'esprit des individus » ; l'histoire se soucie de la vérification des faits, mais la mémoire « apporte un éclairage des aspects essentiels de l'expérience ».

Un des traits de la mémoire individuelle, qui rend douteuse sa capacité de servir à connaissance, c'est son caractère partiel. Pourtant, selon Todorov, on aurait tort d'accepter sans réserves des généralisations du type « la mémoire est partielle, l'histoire est globale », parce que l'histoire et la mémoire, toutes les deux construisent leurs représentations du monde en procédant toujours « d'une analyse et d'une sélection ». Bien sûr, ces procédures fonctionnent différemment dans les deux domaines : dans celui de l'histoire prédominent l'abstraction et la généralisation, alors que dans celui de la mémoire, le détail et l'exemple. Mais aurait-on raison de refuser une valeur cognitive au détail et à l'exemple ? La réponse de Todorov est 'non'. Il est persuadé que la mémoire, pas moins que l'histoire, est capable de nous conduire vers une connaissance du monde et de nous rapprocher de la vérité. Les détails retenus par la mémoire rendent « palpables » les abstractions de l'histoire.

Après avoir renoncé à l'hierarchie entre la mémoire et l'histoire en ce qui concerne leur potentiel d'accéder à la vérité, Todorov précise sa propre conception en introduisant la distinction déjà bien connue entre vérité d'adéquation et vérité de dévoilement. Bien entendu, les récits de mémoire peuvent être crédibles du point de vue de la vérité des faits qu'ils racontent, mais c'est surtout de la vérité de dévoilement « qu'ils tirent leur force ». Cette dernière ne se prête pas aux mêmes procédures de vérification : « une scène est vraie, cette fois-ci, si elle emporte l'adhésion de ceux qui ont vécu cette période, si elle éclaire ceux qui veulent la connaître aujourd'hui. *La vérité est, en d'autres termes, intersubjective et non plus référentielle* ».²²

3 Todorov, face à la vérité dans les récits de mémoire

La thèse de Todorov que la vérité dévoilée par les récits de mémoire est intersubjective servira de point de départ aux réflexions qui vont suivre. Au départ il faudra examiner de plus près la conception todorovienne de l'intersubjectivité. Bien connu est le rôle que l'engagement de Todorov avec l'œuvre de Bakhtine et « le principe dialogique » a joué pour l'élaboration de son anthropologie intersubjective. Mais on ne saurait pas décrire ce rôle uniquement en termes d'influence car, tout en adoptant l'idée de Bakhtine que l'on ne devient soi que sous le regard de l'autre, Todorov développe sa propre théorie de la reconnaissance et de son rôle dans l'existence humaine. Fidèle à sa prédisposition de penser en posant des distinctions, cette fois-ci il distingue entre deux modèles de reconnaissance qu'il appelle *reconnaissance de distinction* et *reconnaissance de conformité*. Celui qui cherche plutôt la reconnaissance de distinction dépend beaucoup plus des compliments des autres. Par contre, celui qui se contente de la reconnaissance de conformité, c'est-à-dire du fait qu'il accomplit son devoir envers une autre personne ou envers le groupe social auquel il appartient, n'a pas besoin de « solliciter à chaque fois,

²² C'est moi qui souligne.

le regard des autres ». Ces deux formes de reconnaissance, affirme Todorov, « entrent facilement en conflit ou forment des hiérarchies mouvantes dans l'histoire des sociétés comme dans celle des individus : la distinction favorise la compétition, la conformité est du côté de l'accord ».²³ Il définit la reconnaissance de conformité comme « secondaire » ou « indirecte », parce qu'elle n'est plus due au regard de l'autre, « mais au simple fait que nous nous trouvons pris dans une interaction ». C'est notamment ce concept d'interaction qui éclaire le mieux l'idée todoorovienne de l'intersubjectivité. Et c'est surtout dans l'interaction entre les humains que s'affirment les valeurs quotidiennes auxquelles Todorov a consacré une attention profonde.

En revenant à la question de la vérité des récits dont Todorov a fait un des objets, mais aussi un des instruments les plus importants de sa pensée humaniste, la première chose qui vient à l'esprit est que ces récits, qui se rapportent à des situations extrêmes, sont une source de connaissance irremplaçable des comportements des hommes soumis à des épreuves dépassant les limites du supportable. Dans des conditions pareilles la nature humaine se révèle de manière éblouissante. Face à l'expérience communiquée par les récits des survivants, les notions de la morale perdent tout leur caractère abstrait et deviennent « palpables », comme aurait dit Todorov. « Les récits des camps m'ont convaincu, écrit-il, que les actions morales sont toujours assumées par un individu ».²⁴ Devant l'image de la réalité dans les camps, le pouvoir de l'abstraction est fortement réduit. Cela se voit même dans la définition de la morale que Todorov propose dans *Face à l'extrême*, et qui impressionne par sa simplicité : « J'entends par morale ce qui nous permet de dire qu'une action est bonne ou mauvaise ».²⁵ Il n'est plus question d'aucun relativisme, le bon et le mauvais sont ressentis comme nettement distinguables. Une des plus grandes vérités, dévoilées par ces récits, consiste justement en cela que l'expérience dont ils témoignent réaffirme, quoique le plus souvent de manière tragique, l'existence de valeurs non relatives : « Alors qu'il est clair que de nombreuses valeurs sont relatives, nous avons aussi, je crois, le sentiment et l'intuition que certaines d'entre elles ne le sont pas, et qu'aucune circonstance historique, aucune particularité culturelle ne permet de les contredire en droit ».²⁶ Si la liberté est la première parmi ces valeurs, la bonté est la seconde.²⁷ Et comme les récits exemplaires recueillis par Todorov le prouvent, la bonté est capable de survivre quand la liberté est perdue. Même dans les camps, la nécessité de reconnaissance indirecte n'a pas disparu, et on aspirait à elle surtout par des gestes de bonté et de souci de quelqu'un d'autre avec qui on partage le même destin. « Il fallait avoir quelqu'un sur qui centrer sa vie, quelqu'un pour qui se dépenser », se rappelle un survivant du ghetto de Varsovie (*La vie commune*).

Les récits en questions témoignent de l'essence intersubjective de l'existence humaine par leur contenu même, c'est-à-dire par les situations qu'ils décrivent et le vécu qu'ils partagent. Ils ont une « vertu exemplaire », laquelle, d'ailleurs, pourrait acquérir « n'im-

23 TZVETAN TODOROV, *La vie commune. Essai d'anthropologie générale*, Paris, Seuil, 1995, p. 98.

24 TODOROV, *Face à l'extrême*, cit., p. 321.

25 *Ivi*, p. 320.

26 TZVETAN TODOROV, *Mémoire du mal, tentation du bien. Enquête sur le siècle*, Paris, Laffont, 2002, p. 103.

27 *Ibidem*.

porte quelle histoire, pour peu qu'on la creuse suffisamment ».²⁸ Et l'idée de cet effort de « creuser » renvoie déjà à la figure de l'interlocuteur et à sa responsabilité d'interpréter et de comprendre le sens des événements racontés. Et ce n'est pas par hasard que Todorov associe les récits de témoignage qu'il recueille avec le genre littéraire du roman : « Les vrais rivaux des témoins ne sont pas les historiens, mais les romanciers qui recréent, eux aussi, la vie telle qu'elle est vécue par les individus ».²⁹

En effet, il y a une profonde similitude entre la démarche de Todorov comme lecteur de ces histoires vraies et celle de Todorov critique littéraire, défenseur de la critique dialogique qu'il définit comme « rencontre entre deux voix ». Quand il déclare que le type de vérité auquel il aspire « ne peut être approché que par le dialogue », et que « pour qu'il y ait dialogue, il faut que la vérité soit posée comme horizon et comme principe régulateur », ³⁰ ce n'est pas une attitude réservée à la seule lecture d'œuvres littéraires, mais de tout texte qui présente une expérience « telle qu'elle est vécue par les individus ». Mais les récits de mémoire font partie aussi du dialogue du temps présent avec le passé : un dialogue dont l'enjeu est l'avenir : « Un peuple doit recouvrer son passé non pour le ressasser avec obsession, ni pour fonder en lui ses revendications présentes [...], mais pour y trouver une leçon en vue de l'avenir ; pour tenter, méditant les injustices du passé, de ranimer l'idéal de la justice ».³¹

Sans prétendre d'avoir épuisé son objet, le présent article a tenté de rendre plus visible l'unité de l'œuvre critique de Tzvetan Todorov en étudiant les différentes formes sous lesquelles la relation entre récit et vérité s'y manifeste. L'acte de raconter y est ressenti dans toute l'ampleur de ses effets sur le plan cognitif, social ou moral. Todorov interroge la capacité des récits de transmettre des connaissances, mais aussi de construire des images du monde. Il souligne l'essence dialogique du récit comme moyen d'échange des expériences humaines et comme porteur de mémoire. Raconter ou interpréter une histoire signifie pour lui se charger d'une grande responsabilité. Bref, les réflexions de Todorov sur le récit dans son rapport à la vérité, révèlent au lecteur la profonde dimension éthique de sa pensée.

BIBLIOGRAFIA

- ATANASSOV, STOYAN, *La naissance de la subjectivité et ses limites dans les études critiques de Tzvetan Todorov*, in *Tzvetan Todorov – théoricien et humaniste*, Sofia, Boyan Penev, 2009, pp. 21-43. (Citato a p. 30.)
- BARTHES, ROLAND, *L'ancienne rhétorique. Aide-mémoire*, in « Communications », xvi (1970), pp. 172-223. (Citato a p. 27.)
- GOODMAN, NELSON, *Ways of Worldmaking*, Hassocks, The Harvester Press, 1978. (Citato a p. 22.)

²⁸ TZVETAN TODOROV, *Une tragédie française. Été 1944 : scènes de guerre civile*, Paris, Seuil, 1994, p. 10.

²⁹ TODOROV e JACQUET, *Guerre et paix sous l'occupation*, cit., p. 16.

³⁰ TODOROV, *Critique de la critique*, cit., p. 187.

³¹ TZVETAN TODOROV, *Au nom du peuple*, Paris, Editions de l'aube, 1992, p. 52.

- TODOROV, TZVETAN, *Au nom du peuple*, Paris, Editions de l'aube, 1992. (Citato a p. 34.)
- *Critique de la critique. Un roman d'apprentissage*, Paris, Seuil, 1984. (Citato alle pp. 25, 34.)
- *Face à l'extrême*, Paris, Seuil, 1991. (Citato alle pp. 30, 33.)
- *Fictions et vérités*, in « L'Homme », CXI-CXII (1989), pp. 7-33. (Citato alle pp. 25-27.)
- *La conquête de l'Amérique. La question de l'autre*, Paris, Seuil, 1982. (Citato a p. 29.)
- *La mémoire devant l'histoire*, in « Terrain », XXV (1995), pp. 101-112. (Citato alle pp. 23, 31.)
- *La vie commune. Essai d'anthropologie générale*, Paris, Seuil, 1995. (Citato a p. 33.)
- *Les catégories du récit littéraire*, in « Communications », VIII (1966), pp. 125-151. (Citato alle pp. 22, 23.)
- *Les morales de l'histoire*, Paris, Grasset, 1991. (Citato a p. 25.)
- *Mémoire du mal, tentation du bien. Enquête sur le siècle*, Paris, Laffont, 2002. (Citato a p. 33.)
- *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, Seuil, 1989. (Citato a p. 25.)
- *Poétique*, in *Qu'est-ce que le structuralisme?*, a cura di Oswald Ducrot, Tzvetan Todorov, Dan Sperber e Moustafa Safouan, Paris, Seuil, 1968. (Citato a p. 24.)
- *Théories du symbole*, Paris, Seuil, 1977. (Citato a p. 28.)
- *Une tragédie française. Été 1944 : scènes de guerre civile*, Paris, Seuil, 1994. (Citato a p. 34.)
- TODOROV, TZVETAN e ANNICK JACQUET, *Guerre et paix sous l'occupation*, Paris, Arléa, 1996. (Citato alle pp. 31, 34.)

PAROLE CHIAVE

Récit, vérité, rhétorique, interprétation, intersubjectivité, mémoire, Tzvetan Todorov.

COME CITARE QUESTO ARTICOLO

MIRYANA YANAKIÉVA, *Récit et vérité chez Tzvetan Todorov*, in «Ticentre. Teoria Testo Traduzione», 1 (2014), pp. 21–36.

L'articolo è reperibile al sito www.ticentre.org.

NOTIZIE DELL'AUTRICE

Miryana Yanakiéva, maître de conférences, directeur du département de Théorie de la littérature à l'Institut de Littérature auprès de l'Académie Bulgare des Sciences, membre du Conseil scientifique de l'Institut. Domaines de recherche : analyse et interprétation du texte littéraire, intertextualité, littérature et éthique, littérature et savoir(s), littérature et musique, le problème de la vérité en littérature et philosophie.

mjnak@abv.bg



INFORMATIVA SUL COPYRIGHT

© La rivista *Ticentre. Teoria Testo Traduzione* e tutti gli articoli contenuti sono distribuiti con licenza **Creative Commons Attribuzione – Non commerciale – Non opere derivate 3.0 Unported**; pertanto si può liberamente scaricare, stampare, fotocopiare e distribuire la rivista e i singoli articoli, purché si attribuisca in maniera corretta la paternità dell'opera, non la si utilizzi per fini commerciali e non la si trasformi o modifichi.

Sommario – Ticontre. Teoria Testo Traduzione – I (2014)

<i>Editoriale</i>	v
TZVETAN TODOROV	
a cura di C. Tirinanzi De Medici, A. Mingati e P. Tamassia	I
<i>Introduzione</i>	3
VLADISLAV TRETYAKOV, <i>Tzvetan Todorov: dalla scienza alla letteratura</i>	7
MIRYANA YANAKIEVA, <i>Récit et vérité chez Tzvetan Todorov</i>	21
STOYAN ATANASSOV, <i>La naissance de la subjectivité et ses limites dans les études critiques de Tzvetan Todorov</i>	37
EUGENIO BOLONGARO, <i>The Fluidity of the Fantastic: Todorov's Legacy to Literary Criticism</i>	61
STEFANO LAZZARIN, <i>Vers une anthropologie de l'exil : le « second » Todorov</i>	85
GIACOMO TAGLIANI, <i>Teoria e retorica delle immagini. Tzvetan Todorov e la pittura</i>	103
SAGGI	
CAMILLA PANICHI, <i>Narrare la guerra: da Vita e destino a Le Benevole</i>	123
VALENTINA FULGINITI, <i>Inventare l'altro. Forme di pseudo-traduzione nella scrittura di Salvatore Di Giacomo e Luigi Capuana</i>	141
TEORIA E PRATICA DELLA TRADUZIONE	
FRANCA CAVAGNOLI, <i>Vaghezza e chiarezza: tradurre Il grande Gatsby</i>	163
TOMMASO PINCIO, <i>Il grande Gatsby: note a margine di una traduzione</i>	177
ROBERTO SERRAI, <i>«Too Many Gatsbys in the Fire»: un'occasione mancata?</i>	183
PIETRO TARAVACCI, <i>Don de la ebriedad di Claudio Rodríguez: dall'estasi della visione alla contemplazione del cantico</i>	197
REPRINTS	
GIOVANNI MACCHIA, <i>Un inno incompiuto del Manzoni (con frammenti inediti)</i> (a cura di Andrea Comboni)	221
INDICE DEI NOMI	
235	
CREDITS	
239	
NORME REDAZIONALI	
241	